

## JACQUES RÉDA

## UN PROMENEUR SOLITAIRE?



Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais moi, j'aime rester fidèle à mes ex, surtout quand on approche les soixante-dix printemps et qu'il est temps de séparer le bon grain de l'ivraie. J'avais vingt ans quand j'ai lu ce recueil pour la première fois et depuis, il trône en bonne place dans ma bibliothèque, juste à côté de Jacques Roubaud, vous savez, celui qui a écrit *La vieillesse d'Alexandre* (un peu compliqué pour moi, mais une mine d'or pour entrer en poésie, que ce soit en lecture ou en écriture). Cette fois-ci, pas besoin d'aller fouiner sur internet et c'est très bien comme ça! Et d'ailleurs, Jacques Réda n'aimerait pas cela.

Sa poésie est simple et limpide comme l'eau de la source, il nous emmène dans ses pérégrinations (à pied, à vélo, en solex ou en train), que ce soit Paris, sa banlieue ou la province. Il nous fait partager son amour de la nature, mais aussi son inquiétude devant un monde qui se désagrège. Son écriture est libre (bien qu'il ait inventé le vers à quatorze pieds), mêlant parfois prose et poésie (*La Tourne*), on est séduit par la beauté de ses textes. La musique, non plus, n'est jamais très loin, lui qui est un grand amoureux de jazz (un spécialiste aussi). Il aime raconter des histoires (celles des plus

humbles, perdus dans un monde qui vit au ralenti), s'attache aux détails les plus anodins, ceux qui pourraient nous échapper. Sa poésie n'est pas dénuée d'humour et c'est aussi pour ça qu'on s'y sent bien. Ce n'est pas un hasard, je pense, s'il a accompagné le travail de Pierre Bergounioux, on y retrouve la même veine, les mêmes préoccupations. Né en 1929, il dirigea la NRF.

Voici quelques extraits pour illustrer (étayer?) mon propos:

« Il est tard maintenant. Me voici comme chaque soir  
Claquemuré dans la cuisine où bourdonne une mouche. »

Sous l'abat-jour d'émail dont la clarté pauvre amalgame

Les ustensiles en désordre,... »

*La fête est finie*

« ... Et vous êtes poussés vers la périphérie,  
Vers les dépotoirs, les autoroutes, les orties ;  
Vous n'existez plus qu'à l'état de débris ou de fumée.  
Cependant vous marchez,  
Donnant la main à vos enfants hallucinés... »

*Personnages dans la banlieue*

« Je montais le chemin quand j'ai vu d'un côté  
Les sapins consternés qui descendant après l'office  
Et de l'autre les oliviers en conversation grande  
Fumant posément au soleil de toutes leurs racines... »

*p.184*

*Extrait de La Tourne*

*Ces trois extraits sont tirés de : Amen, Récitatif, La Tourne.  
Poésie-Gallimard. 1988*



## Lettre à Marie

Vous m'écrivez qu'on vient de supprimer le petit train d'intérêt local qui, les jours de marché, passait couvert de poudre et les roues fleuries de luzerne

Devant le portail des casernes et des couvents.

Nous n'avions jamais vu la mer. Mais de simples champs d'herbe

Couraient à hauteur de nos yeux ouverts dans les jonquilles.

Et nos effrois c'étaient les têtes de cire du musée,  
Le parc profond, les clairons des soldats,  
Ou bien ce cheval mort pareil à un buisson de roses.  
Des processions de folle avoine nous guidaient  
Vers les petites gares aux vitres maintenant crevées,  
Abandonnées sans rails à l'indécision de l'espace  
Et à la justice du temps qui relègue et oublie  
Tant de bonheurs désaffectés sous la ronce et la rouille.

Depuis, nous avons vu la mer surgir à la fenêtre des rapides

Et d'autres voix nous ont nommés, perdus en des jardins.

Mais votre verger a gardé dans l'eau de sa fontaine  
Le passé transparent d'où vous nous souriez toujours  
Les bras chargés d'enfants et de cerises.  
Je pense aux jours d'été où vous n'osez ouvrir un livre  
À cause de ce désarroi de cloches sur les toits.  
N'oubliez pas.  
Dites comme nos mains furent fragiles dans la vôtre –  
Et qu'ont-ils fait de la vieille locomotive?

Récitatif. *Le Chemin* - NRF - Gallimard. 1970



## Bruges



Je n'ai pas oublié non plus les petites maisons  
De briques nettes, ni les jardinets à demi fous  
Sur les canaux, ni la patience morte des femmes  
Qui voudraient crier sous l'éclat du verre, des faïences  
Et des meubles cirés jusqu'à l'usure de leur rêve  
(Et le voici qui va tout seul dans l'épaisseur du chêne  
Avec ces deux mains en avant qu'on ne reconnaît pas,  
Ce corsage plus sombre où bat le cœur qui se dédouble).

Ni les ponceaux très bas, les pavés comme des genoux  
Enfantins, le balancement de robe des allées  
Sous le ciel énorme et trempé qui flotte, retenu  
Par l'averse de soie et les attelages de cygnes.  
Tant d'impasses où la mémoire ou le ciel de nouveau  
Descend comme un regard lavé par les premières  
larmes,

Et l'herbe folle dénouée ainsi que des cheveux  
S'écarte ô genoux bleus, linges que l'air soulève à  
peine

À l'appel étranglé dans la gorge contre le mur  
Qui refait le compte avec soin de ses petites briques,  
Les ressuié avec soin d'un peu de sang ou de salive.  
Borne des coeurs cloués quand battent les ailes du rire  
Le plus secret, l'écartelé, quand le temps marche d'or  
Et d'ombre entre les ponts et se rue en silence au fond  
Des chambres d'ombre et d'or et sans déchirer la dentelle.

Mario Lucas ♦